

Simple question

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **32 (1944)**

Heft 670

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-265277>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Simple question

L'appel lancé à ses « chers concitoyens » par le Comité d'action pour la réorganisation des C. F. F., à Genève (case postale Rive 131) contient cette phrase, imprimée en grosses lettres noires : **CEUX QUI PAIENT A VOIX AU CHAPITRE.**

Pouvons-nous demander si les femmes, elles aussi, qui paient, ont voix au chapitre ?...

L'Alliance à Zurich

(Suite de la 1^{re} page)

Nos lecteurs savent combien se préoccupent certaines de nos organisations féminines des suites pour les femmes de la démobilitisation générale, et comment elles craignent le chômage qui en résultera pour ces femmes, privées du travail qu'elles ont pu accomplir, parce qu'elles devront laisser leur place aux hommes. Aussi comprendra-t-on que l'exposé que devait faire M. Iklé, l'un des collaborateurs du Dr. Zipfel en matière de possibilités d'occasions de travail, fût attendu avec impatience. Il ne nous est toutefois pas possible de dire que cet exposé nous ait donné entièrement satisfaction: certes, nous avons apprécié la déclaration qu'enlever du travail aux femmes pour le donner aux hommes est une recette trop facile pour être bonne! mais nous avons trouvé que toutes les « possibilités de travail » énumérées par le conférencier ne portaient que sur un lointain avenir et non pas sur les menaçantes nécessités de l'heure. Expliquons-nous: lorsque l'on a parlé d'occasion de travail pour les hommes, l'on a cité des travaux immédiats (chantiers, routes, canalisations, constructions, bâtiments, cultures, etc.), alors que ce que l'on nous offre sera parfait pour nos nièces et petites-nièces si elles s'y préparent professionnellement longtemps à l'avance: édification de nouveaux logements qui tiendront compte des exigences actuelles? bien, mais où sont en nombre nos femmes architectes et entrepreneuses de bâtiments? Rénovation et assainissement de l'hôtellerie, exportation? fort bien, mais où sont en nombre nos femmes d'affaires, nos chefs d'entreprise, nos directrices d'établissements? Recherches scientifiques? mieux encore, mais où sont en nombre nos chimistes et nos ingénieures?... et ainsi de suite. Certes ces suggestions sont précieuses pour la génération qui monte, mais nous pensons, nous, à l'heure présente et aux femmes que talonnera le besoin immédiat de ga-



Publications reçues

Trois ans d'internement. Récit d'une réfugiée. Edité par le Comité genevois d'aide aux Réfugiés, 37, quai Wilson, Genève.

Cette mince brochure contient un monde de détresse. Malgré l'extrême discrétion de l'auteur, on reste atterré en réalisant ce que des êtres pensants ont osé infliger à leurs semblables. Présentée avec simplicité, en vingt-quatre petits tableaux, la tragique aventure, qui dura trois ans consécutifs, commence le jour où la police vint arrêter la famille B... Une heure pour se préparer. On ne doit prendre que ce qu'on peut porter soi-même, y compris de la nourriture pour 4 jours: « Vous ne reviendrez plus jamais ». Les questions restent sans réponse.

Le camion part avec sa charge humaine. M^{me}

B. et ses deux filles sont internées dans un camp où 12.000 malheureux luttent désespérément pour conserver la vie, et si possible la raison. Epidémie et dysentérie. Chaque matin le camion vient chercher la moisson de la mort. Une seule clarité luit dans ces ténèbres: une foi religieuse inébranlable. Un seul adoucissement est apporté à ces inexprimables souffrances: les secours que s'efforcent de répandre la Croix-Rouge suisse, les Quakers, l'Assistance protestante de France. Des livres apparaissent, ainsi que des instruments de musique, de quoi oublier un moment l'enfer ordonné par les hommes. Deux ans s'écoulent, partagés entre la résignation et la terreur. Puis M^{me} B... et sa fille — l'autre a été déportée — obtiennent leur libération provisoire et sont hospitalisés dans un home pour réfugiés: « Quatorze jours de joie ». Mais des bruits inquiétants circulent. Il faut fuir pour échapper au pire. Existence errante jusqu'à ce que les fugitives parviennent à franchir la frontière « du pays tant désiré »! Camp d'accueil, camp d'internement, mais combien différents de l'autre. M^{me} B. arrête ses notes au moment où elle est rendue à la vie normale, grâce à la famille d'un pasteur qui lui fait place à son foyer.

Ce rapport, où jamais la dignité chrétienne ne se trouve en défaut, constitue un document de haut intérêt.

R. G.

John Moore: *La route droite*. Trad. de l'anglais par Hélène Breuleux. Edit. Jeheber S. A., Genève.

A travers l'espace aérien en feu, sur la terre dévastée par la guerre, la route droite tire sa ligne sans défaut. C'est en la suivant qu'on atteint l'oasis de paix intérieure, le « pays du

bonheur » auquel appartient Tessa, la jeune conductrice d'ambulance, bientôt fiancée à un pilote de guerre, Anthony. Entre ces deux êtres de devoir naît un sentiment très pur, très beau.

Nous sommes en 1940, à l'époque de la tragédie de Dunquerque. Les deux héros principaux de l'histoire se détachent d'une foule de personnages où domine l'élément militaire. En proie à la même angoisse, aux prises avec des moments cruelles nécessités, ces personnages, un peu fantomatiques parce que vus à travers de ce qui nous fut épargné, agissent et s'agitent avec des réactions diverses. Des héros à jamais inconnus, des hommes de douleur, des enfants qui ne connaissent pas la jeunesse. Le pire, c'est ce qu'on lit entre les lignes: la peur de la peur qui fait sauver ou attaquer. On la combat sans répit, à coups de blague ou par effort spirituel, selon les caractères. Tessa n'est que conductrice d'ambulances. Elle apprend à faire des piqûres de morphine, dans les ruines d'une fabrique incendiée, éroulée, sur les occupants. « Vous avez peut-être sauvé la vie à quelques-uns de ces malheureux, dit le médecin militaire, vous avez certainement aidé les autres à mourir sans trop de souffrances. Pensez à cela si vous vous sentez mal, ou si les événements vous accablent. » Viatique aussi singulier qu'il est efficace!

Mais l'amour, dans sa forme exclusive et noble, survole la guerre afin que continue la vie. La route droite doit aboutir à sa réalisation idéale. Il faut louer la traductrice d'avoir su donner à chaque épisode le ton voulu, dans un récit très touffu, où facilement l'attention se perd. Ce livre intéressera surtout, croyons-nous, les jeunes hommes et les jeunes femmes qui font face à la guerre. R. G.

gnier leur vie — et aussi, ajoutons-le, qui ne seront pas uniquement des intellectuelles. Il est vrai que pour assurer du travail à toutes, le petit couplet habituel n'a pas manqué sur les professions ménagères où les femmes devront rentrer en masse! Toutefois, il faut noter que le Conseil Fédéral a repensé enfin songé à nous, et que son rapport aux Chambres de mai dernier contient à notre égard un paragraphe fort instructif, dont notre prochain numéro donnera le texte avec nos commentaires; il faut noter aussi que M. Iklé nous a assurées que toutes les suggestions de notre part seront les bienvenues. Enfin, M^{me} Jeannet, chargée d'exposer à l'Assemblée le point de vue féminin sur ce problème, a apporté les réponses des huit femmes journalistes romandes auxquelles elle s'était adressée: les enquêtes sur la mode, nous le savons, mais lorsqu'elles touchent à des sujets importants, elles ont à notre avis le défaut, étant forcément brèves, de ne pas toujours atteindre le vif du sujet. Notre nouvelle présidente a ensuite présenté avec verve et éloquence ses propres opinions: nous y reviendrons en même temps qu'au rapport du Conseil Fédéral.

Presque toutes les Sociétés affiliées à l'Alliance avaient, nous a dit M^{lle} Nef, demandé que le sujet à traiter dans cette Assemblée fût celui de l'après-guerre et des responsabilités qui en découleront pour nous. Ce qui nous a valu le plaisir le dimanche matin de voir et d'entendre M. Muggli, dont il a été

récemment question dans nos colonnes. Tempérément de chef, clair et précis autant que soucieux de justice sociale, le directeur de la Section du rationnement n'a malheureusement pas pu nous apporter encore les projets du Conseil Fédéral, qu'avec nombre de grands confrères réclamait notre précédent numéro; mais il nous a donné tout au moins d'intéressants détails sur la situation actuelle, et la responsabilité qui incombe à chacun. Car la fin de la guerre, si proche qu'elle puisse paraître à certains, n'est pas synonyme de la fin du rationnement, loin de là, ce rationnement qui a fait surgir tant de problèmes, dont le moindre n'est pas celui d'une répartition, conforme, non pas à l'égalité, mais à la justice sociale. Et c'est pour tâcher de contribuer à cette justice que notre système de rationnement autorise l'échange des coupons qu'interdisent presque tous les autres pays, et qui, cependant, permet à chacun de donner à de plus malheureux de son superflu. Les plus malheureux, ce n'est pas, nous le savons, chez nous qu'on les trouve, mais bien dans les populations affamées d'autres pays, comme celles auxquelles on nous demandera sans doute de céder tous les mois cent grammes de notre ration de pain, comme celles encore auxquelles ont été destinés les 14 millions de coupons récoltés par la Croix-Rouge, soit la valeur d'un demi-kilogramme de denrées alimentaires par personne. Car il faut compter environ 30 millions — certains disent même 50 millions! — de fugitifs et de déportés, qui manquent déjà, qui manqueront encore longtemps

de tout, et non seulement d'aliments, mais encore des ustensiles les plus indispensables pour les préparer... Faut-il s'étonner si devant l'énoncé de tant de misères — et quand bien même, nous pensons avec M. Muggli que nous ne pouvons pas vraiment les réaliser parce que nous n'avons pas souffert — l'Assemblée ait voté à l'unanimité la double résolution suivante:

Les femmes de l'Alliance nationale de sociétés féminines suisses, réunies à Zurich pour leur assemblée générale annuelle, après avoir entendu l'exposé du problème de l'aide à apporter dans les années d'après-guerre aux populations affamées, prient instamment le Conseil Fédéral de hâter ses travaux à ce sujet et de faire connaître ses plans aussitôt que possible.

Au peuple suisse tout entier, aux femmes suisses en particulier, elles demandent de collaborer avec enthousiasme à cette action de secours, par reconnaissance pour leur situation privilégiée et selon leurs possibilités individuelles.

Mais nourrir des affamés n'est pas tout si cela est déjà beaucoup, et l'après-guerre pose bien d'autres problèmes encore. A dessiner

MATURITÉS
BACC. POLY.
LANGUES MODERNES
COMMERCE
ADMINISTRATION

33 professeurs
méthode
Programmes
individuels
gain de temps

École LEMANIA
LAUSANNE



Glâné dans la presse...

De la grâce

D'une collaboratrice de la Coopération (Bâle), qui signe du prénom évocateur de Juliette, ce charmant croquis, rappelant des visions de l'été enfié.

La grâce « plus belle encore que la beauté » fait recette.

Il n'est plus nécessaire, pour plaire, d'être jolie. Regardez autour de vous: la ligne, l'attitude, l'harmonie des gestes sont prisées mieux qu'un visage régulier et des traits parfaits.

Quelques âmes chagrines jugent sévèrement les allures des jeunes filles d'aujourd'hui. Elles leur reprochent précisément ce qui fait leur grâce: cette aisance des mouvements acquise par la gymnastique et le sport. Elles en veulent aussi à leurs blouses légères, à leurs robes fleuries, à leurs mollets nus et bronzés, à leurs sandales à lanières.

Une dame se récriait, dernièrement, à la vue d'orteils qui, cependant, étaient charmants.

Quand j'entends, les matins d'été, le tap-tap des chaussures de celles qui vont au travail, je

mé dis qu'elles sont bien heureuses d'avoir les pieds à l'aise, et même les orteils à l'air.

J'ai rappelé, à la dame, les hautes bottines noires de son jeune temps, les cols baleinés et les corsets rigides, et les ombrelles contre le soleil qui gâte le teint et les gants contre le hâle des mains: bref, tout ce qui rendait une jeune fille gauche et maladroit, tout ce qui l'empêchait de se développer librement et d'être parfaitement bien portante. Ces temps-là sont heureusement révolus.

La grâce est un don, ne l'étouffez pas! Et ne blâmez pas les jeunes filles d'aujourd'hui de s'avoir s'arranger, puisqu'il leur est permis de se vêtir à leur guise et de faire fantaisie.

Ce n'est pas moi qui leur trouverais à redire de pédaler sur les routes avec leurs petites robes bouffantes qui gonflent au vent et qui donnent l'imagerie d'un vol.

Ces jeunessees remplies de grâce feront, j'en suis sûre, de braves épouses et de bonnes mères de famille!

Nos cadeaux

Celle de nos collaboratrices qui signe Lisette écrit fort bien dans la Lutte syndicale:

Parler de cadeaux maintenant, alors que Noël et le Nouvel-An sont encore si loin de nous, que Pâques, avec ses œufs multicolores, ne sont qu'un souvenir, est une dérision.

Pas tant que cela. Il y a des anniversaires tout au cours de l'année et le plus déshérité est rarement oublié.

— Moi, dites-vous, je ne reçois jamais de cadeau, ni d'Éve, ni d'Adam, et je suis dispensé de dire merci...

— Ingrat que vous êtes! Des cadeaux, il vous en pleut et vous ne savez pas les voir. Ne voyez-vous pas que dans notre pays divinement protégé, chaque matin vous apporte plus de cadeaux que vous ne pourriez en énumérer, pour lesquels des mercis ne pourraient se compter?

Chaque matin vous redonne avec la lumière la joie de vivre dans la paix. Vous retrouvez les vôtres vivants, votre maison intacte; votre travail vous attend. Le métallurgiste retrouve ses machines; l'horloger son établi, ses outils de bon travail. Le maçon, lui aussi, a du travail, ainsi que le charpentier, l'ébéniste, le cordonnier, le tailleur, le cantonnier, etc. Le commerçant vend tout ce qu'il peut et l'agriculteur surchargé de travail ne connaît pas la mévente de ses produits. L'intellectuel, l'artiste non plus, ne savent pas voir leur bonheur. Chaque matin ils retrouvent leurs livres, leurs tableaux, leurs sculptures, la plume, le pinceau et les couteurs, le ciseau et le maillet... Tout est là, chaque matin, pour tous. Et nos prés, nos bois, nos belles forêts, nos montagnes, nos lacs, nos cascades et rivières. Les postes, chemins de fer, bateaux, cars postaux fonctionnent régulièrement. Les journaux et la radio nous apportent librement les nouvelles du pays, de l'étranger. Du pays, rien de sensationnel; de l'extérieur, des communiqués bouleversants...

Que de cadeaux reçus chaque matin, pour lesquels nous devrions nous émerveiller à l'aube de chaque nouvelle journée, fléchir les genoux, remercier la Providence pour tant de magnificence. Réalisons-nous bien, nous Suisses, ce que c'est que de voir la lumière une fois de plus dans le calme, de se retrouver au milieu des siens, sains

et saufs, de respirer un jour encore l'air de la liberté, alors que le chaos règne autour de nous...

Nous trouvons tout naturel ce calme de notre maison et comme des enfants ingrats nous murmurons sans cesse contre les restrictions, les cartes:

— Les cartes, encore un splendide cadeau! Depuis 58 mois de guerre, elles nous permettent d'obtenir intégralement ce qu'elles indiquent, sans l'obligation de faire la queue des heures devant les magasins.

— Les mobilisations qui appauvrissent les familles, l'industrie, le pays, encore un « cadeau », direz-vous ironiquement.

— Eh oui! car par celui-ci nous jouissons de tous les autres... Nous passons à côté de la guerre chaque jour plus cruelle; elle s'approche de nous; elle a beaucoup à nous enseigner.

Apprenons ou plutôt réapprenons à nous émerveiller, à voir, à sentir, à jouir de tout ce que nous recevons à nouveau au début de chaque journée et de dire: *Merci!*

Merci pour la vie qui, tout à nouveau, chaque matin, nous est dispensée comme un présent; ainsi que les membres de la famille, la maison, les champs, le bureau, l'atelier, la liberté...

En écoutant celles qui travaillent

Notre nouveau confrère Servir — auquel nous sommes heureuses de souhaiter une chaude bienvenue — consacre un reportage d'Allice Rivaz à une profession féminine bien humble, bien pénible, et de plus en plus indispensable: celle de femme de ménage. En voici quelques extraits que nous regrettons d'avoir dû tronquer:

— Un aspirateur à poussière, voilà ce qu'on